

NOUVEAUX ACTES DU FANATISME MUSULMAN  
CONTRE LES CATHOLIQUES DE LA TURQUIE ASIATIQUE.

La sédition religieuse de Mossoul, qui souleva une partie de la population musulmane contre les RR. PP. Dominicains, ne fut réprimée, comme nous l'avons annoncé antérieurement, qu'après le pillage et la destruction de leurs hospices. L'un de ses hôtes, digne auxiliaire des religieux, le P. Valorga, envoyé de la Propagande romaine, fut frappé, en cherchant à arrêter les agresseurs, d'un coup de poignard qui paraissait d'abord être mortel. Mais celui dont il explique avec tant de zèle la doctrine dans ses prédications arabes, l'a sauvé, et aujourd'hui il est debout, prêt à recevoir d'autres blessures.

Quelle a été la cause de ce réveil inattendu du fanatisme? Serait-ce une réaction populaire contre l'intervention diplomatique anglo-française qui a obtenu l'abolition de la peine capitale infligée aux *mourlades*, ou rênégats revenant à la foi chrétienne? Les provinces exprimeraient-elles ainsi leur opposition au nouveau règlement de la capitale? Mais alors la vengeance des musulmans persécutés par les chrétiens in distinctement, sans s'attaquer exclusivement aux catholiques. Il y a donc un autre principe mauvais et secret de résistance que dévoilera peut-être l'avenir. En attendant, il suffit de remarquer que les persécutions et les attaques se dirigent toujours instinctivement contre le catholicisme, comme vers le cœur et la seule partie vivante de l'Eglise.

La réparation d'un tort ou d'une injure, lorsqu'on a la force de l'obtenir des Turcs, sert à établir un droit qui devient ensuite une source de sécurité et de garantie. L'ambassade française, en exigeant de la Porte une satisfaction éclatante, a réussi probablement à assoier la mission dominicaine sur des bases plus solides, et à faire respecter dans ce pays le culte catholique. C'est une protestation nouvelle en faveur de la liberté de conscience, principe bien nécessaire à la Turquie, puisque la possibilité de sa réforme sociale en dépend. Tant qu'il ne sera pas proclamé comme loi universellement obligatoire, on doit, à la moindre occasion, s'attendre à des réactions de ce genre dans une partie de l'empire qui a été le berceau de la foi mahométane, et où elle a moins perdu de son intériorité native.

Ainsi, dernièrement, à Bagdad, mille hommes environ se sont rassemblés tumultueusement pour demander au Pacha l'expulsion du consul français et des catholiques. On prétextait qu'il avait insulté publiquement, dans la rue, un *Seïd*, ou descendant de Mahomet, coiffe du turban vert, marque distinctive de cette espèce de caste. Mais quand M. le consul cita le plaignant devant le tribunal, il rétracta cette accusation, disant au contraire qu'il n'avait qu'à se louer de sa conduite. Les séditeurs ne cessèrent pas de parcourir la ville durant plusieurs jours, en proférant le cri de : *Mort aux chrétiens!* et en menaçant de détruire les églises.

Dans la ville de Mardin, située au nord de la Mésopotamie, des scènes de désordre plus inquiétantes que les premières ont jeté l'effroi parmi la population catholique. Un *cheik* ou vieillard musulman arrivé de Seri, petite ville du Kurdistan, où il exerçait l'humble profession de savetier, trouva plus lucratif et plus honorable de jouer dans sa nouvelle patrie adoptive le rôle d'inspiré et de prophète. Des personnages ont toujours abondé au sein de l'islamisme, et ils se rencontrent dans les conseils des grands ou parmi le peuple, prêts à abuser de la crédulité et de l'ignorance. La dernière bataille de Nérîb fut perdue par la sottise d'un voyant de cette espèce qui ne découvrit pas dans les astres les signes d'une conjonction favorable pour attaquer les Egyptiens. Celui-ci était surtout favorisé de communications célestes dans ses songes. Or, ce genre de superstitions est très accrédité chez les musulmans, qui admettent en principe que tout rêve dans lequel apparaît un prophète ou un autre saint de renom, est véritable et mérité créance. On le prouve par cette parole traditionnelle de Mahomet : "Celui qui m'a vu en songe, m'a vu en réalité, parce que Satan ne peut prendre ma figure. Les songes saints proviennent de la grâce de Dieu, comme les mauvais songes viennent de Satan. Celui qui ne croit pas à un songe saint ne croit pas en Dieu. Les songes saints sont le seul genre de prophétie qui restera après moi."

Notre songeur déclara donc avoir des révélations propres à relever le culte des croyants, parce qu'elles avaient pour fin d'abaisser les chrétiens, que le gouvernement réformateur ne traite point assez bien infidèles. Elles leur interdisaient : 1. de monter des chevaux, l'âne étant assez noble pour eux ; 2. de leur défendre de sortir le *tchibouq* ou la pipe à la main; privi-

lège seulement et venable aux musulmans ; 3. de porter à leur ceinture l'épécrite, qui est le signe des lettres, le christianisme étant la religion de *Djuhiliel* ou temps de l'ignorance ; 4. de jeter sur leurs épaules le manteau de laine blanche qui tempère les ardeurs du soleil d'été, car la couleur noire doit exprimer le perpétuel état de deuil des ennemis de l'islamisme ; 5. le moindre fil vert trouvé sur la personne d'un chrétien le rendait coupable de sacrilège, parce que telle est la couleur favorite du prophète.

Avec de telles ordonnances il ne fut pas difficile de trouver des délinquants parmi les malheureux *raïas*, et chaque jour ils étaient insultés, frappés et condamnés à des amendes arbitraires. Le Gouverneur de la ville, fonctionnaire tolérant et protecteur des chrétiens, ne pouvait empêcher ces excès. Entouré seulement de quelques satellites fidèles, il restait enfermé dans sa résidence s'attendant à soutenir un assaut de la part du peuple, révolté aussi contre son autorité.

Aux heures de la prière publique, le cheik, escorté de la multitude, allait à la mosquée principale, où les oraisons et les chants se terminaient par des imprécations contre les catholiques. Deux fois par semaine, le grand minaret était illuminé comme aux jours de réjouissance du Ramazan, au mois sacré. Des processions nocturnes parcouraient la ville à la lueur des flambeaux, et l'on se plaisait à traverser le quartier chrétien, où les catholiques, privés de tout secours, veillaient dans l'appréhension d'un massacre général. Le vendredi de la seconde semaine du mois d'août avait été fixé pour cette horrible exécution, et déjà le cheik était dans la grande mosquée, encourageant le peuple à la guerre sainte. Il avait surtout dénoncé à ses fureurs les RR. PP. Capucins, humbles religieux chassés de leur patrie par Espartero, cet autre ennemi des catholiques. A peu croire, les pauvres moines, déjà doublement coupables d'instruire les enfants chrétiens et de soigner les malades même musulmans qui les consultent, venaient pour conquérir le pays. Leur hospice était un arsenal rempli d'armes, et ils avaient creusé un souterrain aboutissant à la mosquée (bien qu'elle soit à l'autre extrémité de la ville), afin de les faire sauter tous par le jeu de la mine, au moment de la prière.

Tandis qu'il pérorait de la sorte, le gouverneur, pour prévenir l'exécution du complot, eut le courage de tenter une sortie avec ses cavaliers albanais, et il fit si bonne contenance qu'il dissipa le rassemblement. Il répandait à dessein le bruit que de Constantinople arrivait un renfort de troupes pour mettre à la raison. La ville était rentrée dans l'ordre, mais par suite d'une de ces fâcheuses intrigues qui trop souvent troublent la régularité de l'administration turque, et livrent l'intérieur des provinces à l'anarchie, le gouverneur fut subitement révoqué de son poste.

A son départ la terreur devint extrême parmi les catholiques. Pendant quinze jours aucun d'entre eux ne se hasarda dans la rue. Les RR. PP. durent alors renouveler devant Dieu l'offrande d'une vie dont ils sont accoutumés à faire depuis longtemps le sacrifice. Les fidèles croyaient aussi que l'heure suprême avait sonné pour eux, et, privés de toute assistance humaine, ils eurent recours à la prière. Cette arme toute-puissante de la foi acquiert, s'il est possible, un nouveau degré de force dans la bouche de la faible et innocente et délaissée. Les musulmans eux-mêmes en sont convaincus, et un de leurs poètes a dit : "La larme versée secrètement par la veuve que le tyran opprime suffit pour effacer son nom de la page de ce monde."

Le ciel les protégeait en effet visiblement, car leurs ennemis les épargèrent, et une semaine était à peine écoulée que le canon du château annonçait l'arrivée d'un nouveau gouverneur. Le cheik fut en même temps saisi d'une panique qui lui fit désertier soudain la ville.

S. M. l'ambassadeur de Constantinople n'avait déployé la plus louable fermeté pour obtenir la réparation prompte et complète des désordres de Mossoul, le sort des catholiques serait actuellement intolérable dans cette partie de l'empire, et peut-être aurions-nous à déplorer la perte des derniers restes de la race chaldéenne, tant de fois déclinée par le fanatisme musulman. La France n'a pas seulement été protectrice en cette occasion, mais libératrice, tant l'exaltation était excessive dans ces têtes peu faites encore aux idées de tolérance que la diplomatie des gouvernements amis de la Turquie, répond et popularise chaque jour dans la capitale. L'intention des hommes investis du pouvoir est de marcher dans cette voie de progrès, mais ils ont à lutter contre beaucoup de forces contraires, et il ne faut pas se lasser de les soutenir. L'éducation d'un peuple, plus encore que celle de l'individu, demande du temps et de la patience.